

## Témoignage de **Jeanne-D'Arc Perreault** de La Jarnigoine,

recueilli par Micheline Séguin le 8 septembre 1992

*Jeanne-D'Arc est âgée de 67 ans. Elle est veuve et mère de six enfants, trois Mes et trois garçons. Elle vit seule depuis la mort de son mari.*

«Ça faisait des années que je voulais aller à l'école, mais j'étais trop gênée pour m'avancer. Ça m'a toujours bloquée dans la vie parce que je n'ai pas d'instruction. Dans la famille j'en parlais pas, sauf à ma fille la plus vieille. C'est ma fille qui a été secrétaire et qui enseigne l'informatique à Stella-Maris qui m'a dit «voulez-vous y aller à l'école?» J'ai dit «oui j'aimerais ça, mais je suis bien trop vieille maintenant, je vais faire rire de moi», et je me suis mise à pleurer. Là, elle m'a donné des numéros de téléphone. J'ai fait une dizaine de téléphones dans des écoles. On a fini par me dire d'appeler à La Jarnigoine. L'ai dit «c'est quoi ça, La Jarnigoine?» J'ai téléphoné, j'ai eu un rendez-vous et je suis allée; j'ai parlé, parlé avec Élise, je me suis débourrée! Ça a bien fonctionné.

Ça va faire ma troisième année que j'ai commencé ici. J'ai commencé au mois de septembre et j'ai fait toute la première année; mais l'année passée, j'ai commencé après les fêtes parce que mon mari est décédé entre temps et je

n'étais plus capable. Je pleurais tout le temps. Alors j'ai tout changé, j'ai tout peinturé, fait jeter des murs à terre.

Mon mari c'était un homme instruit; moi je savais lire et écrire mais je faisais beaucoup de fautes. Des fois j'écrivais et il me disait «c'est plein de fautes, tu ne sais pas écrire». Des fois il le disait devant le monde et ça me blessait. Mais je ne suis pas plus folle qu'une autre. Quand j'écrivais une lettre, j'écrivais à la fin de chaque lettre, «ne regardez pas les fautes, j'écris avec mon coeur. Les fautes, je sais qu'il y en a, mais je ne les vois pas, j'écris avec mon coeur.» Quand j'ai commencé, il ne croyait pas à ça. Il ne croyait pas que j'étais capable d'apprendre. J'ai fait mon chemin toute seule, ce n'est pas grâce à lui, c'est grâce à ma fille; il y avait juste ma fille la plus vieille qui m'encourageait. Pourtant, dans la maison c'est moi qui faisais tout, il ne faisait rien. Les comptes, c'était lui par exemple. Je ne savais pas compter. Mais quand la paie arrivait, c'est moi qui la divisais pour en mettre à la banque et quand ça rentrait à la banque, ça ne sortait pas. Il n'a jamais conduit, c'est moi qui conduisais l'auto depuis 1972. J'avais une bonne base quand il est décé-

dé. Quand j'ai commencé à faire les chèques après sa mort, les deux, trois premiers n'étaient pas bons, et je recommençais. J'ai commencé à compter l'année dernière, les divisions et tout...

Quand t'es toujours chez vous, que tu vas faire tes commissions et que tu retournes chez vous, tu ne veux pas aller trop loin, te retarder... Je me faisais des repères et j'amenais toujours les enfants avec moi, car je ne voulais pas les faire garder. Je les ai élevés sévèrement mais je ne le regrette pas. Dans ce temps-là, mon mari ne s'occupait pas beaucoup des enfants, c'était moi. Quand ils étaient plus vieux, il était plus proche.

Quand les enfants étaient jeunes, je leur disais «soyez chanceux que je vous envoie à l'école parce que j'ai le coeur de vous envoyer», parce qu'un jour mon garçon m'avait dit que je ne savais rien. Ça m'avait fait mal. Je n'avais personne pour en parler, avec ma fille, ça fait juste trois ans que j'en parle. Je disais que j'avais fait jusqu'à la septième année, mais je ne pouvais pas leur montrer, j'avais seulement une troisième année et des fois je ne comprenais pas ce que je lisais et je faisais semblant. Il fallait qu'ils se débrouillent

tout seuls, car mon mari ne les aidait pas. Aujourd'hui, quand je ne comprends pas, je sais comment chercher dans le dictionnaire. Maintenant, mes autres enfants aussi trouvent ça le «fun» que j'aime apprendre et ils m'encouragent. Je leur ai dit parce que je n'étais jamais là quand ils appelaient. Je venais ici deux fois par semaine. Ils m'ont demandé ce que je faisais que je n'étais jamais là. Aujourd'hui tout le monde me pousse. D'après eux, ils me trouvent le «fun».

Des gens dans le groupe me disaient, parce que je ne voulais pas recommencer tout de suite cette semaine à venir au centre, «ne me fais pas ça, si tu ne viens pas, moi non plus». Je leur dis «ça va marcher sans moi, je t'ai connu juste l'année passée!». Ils me disent, «tu as tellement d'entrain, tu nous donnes du "guts" et tout.» Je leur dis, «arrêtez-moi ça!» C'est drôle, parce que sincèrement, je ne me pensais pas, je ne me connaissais pas de même! Il me semblait que je n'étais rien à côté des autres qui sont instruits. Mais aujourd'hui, je vois bien. Comme je le disais à mon mari, qui avait soixante personnes sous ses ordres dans son travail, «t'es bien instruit, mais tu n'as pas d'éducation!»; parce que nous aussi on vaut autant qu'eux autres, qu'ils nous donnent de la place! Maintenant, quand il y en a quelques-uns qui prennent trop le plancher, je leur dis.

Quand je peux aider les

autres, je le fais. Ça a l'air que je suis peut-être bonne pour entraîner les autres. J'ai aidé d'autres personnes comme ça à prendre leur place, je leur disais «ne donne pas ta place, prends ta place!» J'avais une amie de femme, elle ne fonctionnait plus sans aide. Je lui dis «fais ta vie». C'est pour elle aussi; comme moi, j'ai vécu pour moi, là; il fallait que je m'en sorte. On n'est pas là pour se caler, on est là pour s'entraider.

J'étais une personne repliée sur moi-même. Ça m'a bien aidée; aujourd'hui, je suis ouverte. Je prends ma place. Je m'en rends compte, je ne suis pas la même. Je me sens bien mieux dans ma peau. De venir ici, ça m'a donné plus confiance en moi. On m'acceptait comme élève même si c'était plein. Ça m'a enrichie, c'est normal. C'est quasiment comme une résurrection. Ça a été une nouvelle vie. Au lieu de toujours me reculer comme j'ai toujours fait, je peux m'avancer. Je fonce. Par exemple, je fais partie de l'Association des petites soeurs de l'Assomption. Elles étaient à côté de chez nous et quand j'ai eu mes enfants, elles venaient me relever. C'est un groupement de femmes; on appelait ça les gardes-malades des pauvres. Après j'ai fait beaucoup de bénévolat pour elles. Je me suis fait des amies mais j'avais jamais parlé en avant. Au mois de décembre, j'ai préparé et présenté la réunion; c'était la première fois depuis quarante

ans que je faisais ça. Je disais, «je ne serai jamais capable», mais elles disaient «tu vas être capable». J'ai dit «je vais essayer». Je ne pensais jamais que j'étais capable. J'étais fière.

J'étais allée au Forum<sup>1</sup>, pas l'année passée, l'autre avant. J'avais aimé ça. Dans les ateliers, j'étais avec une «gang», j'ai parlé quasiment l'avant-dernière. Ça me gênait de parler, je voyais tout le monde. Je me suis aperçue que c'était pas des gens comme moi. Il y en avait un qui venait du gouvernement, d'un bureau d'assurance-chômage, je l'ai piqué. J'avais écrit tous les termes que je ne comprenais pas et je lui ai dit, «vous là, qu'est-ce que ça veut dire tel mot, et ça et ça? je n'ai pas de dictionnaire sur moi.» J'étais assez fière après, même les autres m'ont remerciée. Je ne voulais pas repartir en me sentant rabaisée par eux autres, je ne voulais pas, alors je leur ai dit.

Je vois mes fautes maintenant. Je ne les vois peut-être pas toutes, mais ça s'en vient et j'aime ça. Je lis, pas tellement des livres parce que je n'ai pas le temps, j'aimerais ça par exemple, mais je lis des revues et des textes pas trop longs et instructifs.

1. Il s'agit du Forum Une société sans barrières organisé par le RGPAQ, l'ICEA et la CEQ en octobre 1990.

## Témoignage de **Sylvie Sévigny** de La Jarnigoine,

recueilli par Micheline Séguin  
le 8 septembre 1992

*Sylvie participe aux ateliers d'alphabétisation à La Jarnigoine depuis quatre ans. Elle a 33 ans, est célibataire et vit seule.*



«J'ai entendu parler des cours à La Jarnigoine par **Le Guide du Nord**<sup>1</sup>. Mon frère a vu l'annonce. J'ai téléphoné et j'ai eu un rendez-vous avec Élise. Je pensais que ce serait dans une couple de jours, mais elle m'a demandé de venir tout de suite. Ça m'a surprise, mais je suis allée.

Je travaillais au Colisée du livre. Je mettais les prix sur les livres, mais personne ne savait que je ne savais ni lire ni écrire; pour les chiffres ça allait, et pour compter aussi. Mais c'était très dur. Une journée, j'ai dit à mon «boss» que j'allais prendre des cours; il m'a mise à la porte.

Avant ça, j'ai travaillé comme caissière. Avec l'argent, je n'avais pas à lire et à écrire. Mais j'ai eu des petites «bad-lucks», comme un petit garçon qui arrivait avec un papier. J'étais obligée de lui demander, «qu'est-ce que tu viens chercher?» et il disait «du beurre de peanut». Quand je savais que c'était ça, je regardais le mot et je regardais sur le pot, parce que j'étais capable de dire si c'était un «a» ou un «b». Dans mes jobs, je travaillais tellement juste avec mes mains que je ne m'arrêtais pas pour me dire que je ne savais pas lire et écrire. Mais une journée, j'ai eu une affaire à lire et à signer et c'est là que je me suis arrêtée pour me dire que ce serait bon de retourner à l'école. Tout ce qui comptait pour moi, c'était de savoir lire et écrire.

Ma langue maternelle, c'est le français mais j'ai été à l'école en anglais. On avait une heure de cours de français par semaine. J'ai lâché l'école j'avais douze ou treize ans, parce que les profs ne me croyaient pas quand je leur disais que je ne comprenais pas, même au cours de français.

Dans ma famille, mon frère a été le seul qui m'a encouragée à retourner à l'école. Quand je disais à mon père que je ne savais pas lire, il ne me croyait pas. Il disait que c'était parce que je ne voulais pas aller travailler. Il a eu de la misère à l'accepter mais après, il m'a encouragée. Ma mère c'était pareil. Mais mon petit frère est même venu me reconduire à la commission scolaire le premier jour, pour être sûr que j'y aille.

Avant de venir ici, j'étais allée dans une commission scolaire. Mais on était tellement de monde, que c'est beau si le prof avait cinq minutes pour moi, quand je disais que je ne comprenais pas. Ça faisait deux, trois ans et j'étais toujours au même niveau; on répétait toujours la même chose et on n'avancait pas. On faisait plutôt des jeux. On faisait deux rangées chaque côté, et on faisait des mots avec un «a» et un autre avec un «b». C'était plus oral qu'écrit, et quand c'était le temps d'écrire, c'était trop dur pour moi; je

disais que je ne comprenais pas. Le niveau de la classe était toujours trop haut, ou trop bas quand c'était dans une classe orale.

Quand je suis arrivée ici, c'était bon. On apprenait avec des sons. À la commission scolaire, on n'avait jamais fait ça. Ici, il y a plus de femmes. Je me sentais mieux parce c'était plus des femmes. On n'était pas jugé comme c'est déjà arrivé à la commission scolaire. On était deux filles avec tout le reste de gars et on n'était pas bienvenues. Les hommes disaient: «tu devrais être à la maison, même si tu sais pas lire, ce n'est pas grave, tu vas avoir un «chum» qui va te faire vivre.» Si on voulait avoir de l'aide, on demandait à celui à côté de nous autres et il ne voulait pas nous aider. Je n'étais pas bien là et j'ai quitté. J'étais toujours stressée et je n'apprenais pas pendant ce temps-là. Ici, il y a plus de femmes et je me sens plus à l'aise pour parler de moi, de mes problèmes. Je suis moins gênée. Je ne me sens pas jugée, je me sens bien ici. C'est comme une famille.

Dans un atelier, avec Maryse, on a dessiné le contour de notre corps, on a mis des photos tout le tour de notre contour. Toutes les photos qu'on a mises là, on a dit pourquoi on les a mises là, c'était comme notre vécu. On l'a dit, puis on a écrit ce que ça

voulait dire pour nous autres. J'avais choisi une photo d'un arbre avec toutes les lettres et cette photo-là, pour moi, ça voulait dire que toute ma vie j'aurais aimé savoir lire et écrire. J'aurais aimé être cet arbre-là. Une autre photo avec une femme et un homme, pour moi, c'était comme mes parents. J'aurais aimé que mes parents m'aident à lire et écrire quand j'étais jeune. On parle plus de nous, on est plus à l'aise pour parler de toutes sortes de choses et on en parle plus.

Dans un groupe, on était quatre ou cinq femmes, mais deux ont laissé. On a écrit un texte<sup>2</sup>. On a écrit nos phrases au tableau pour commencer, même avec les fautes. On a pris une phrase et on a vu les erreurs. On a parlé de la phrase. Ma phrase c'était de pouvoir lire des histoires à mon filleul. On prenait des petits textes et on décidait le texte qui allait en premier, en deuxième, troisième. Le groupe avait choisi le thème sur le pouvoir.

Maintenant, il m'arrive moins de «badlucks». Je ne travaille pas pour l'instant, mais je peux aller remplir des formules. Je peux lire des factures, des contes, c'est merveilleux. J'attends encore une année pour l'écriture, qui me fait encore peur; j'ai encore beaucoup de misère, mais je sais bien lire; je lis le journal tous les jours et je me pratique